

*Avril 2014, New York*

Ces derniers temps, je rêve sans arrêt de ma mère. Pas d'Evelyn, la seule mère que j'ai jamais connue, la femme qui m'a élevée, aimée, qui m'a appris à nager dans les eaux fraîches du lac Chabot, à pêcher à la mouche et à confectionner une tarte aux noix de pécan bien collante. Depuis cinq ans qu'Evelyn est morte, je pense très souvent à elle – je dirais même tous les jours.

Sauf que récemment, je me suis mise à rêver de mon autre mère, celle que je n'ai jamais connue. Je me la représente à seize ans, m'abandonnant aux bons soins des puéricultrices. A-t-elle déposé un baiser sur mon front ? Examiné mes petits doigts fripés de nouveau-né ? Ou a-t-elle filé de l'hôpital à la faveur de la nuit, la tête dans les épaules, rasant les murs, retenant son souffle jusqu'à la sortie ? Une fois dehors, a-t-elle empli ses poumons d'air nocturne, enfin libre ?

Si ça se trouve, je suis née dans les toilettes pour dames, durant son bal de fin d'année, ou même à l'arrière de la voiture de ses parents. Mais je préfère me l'imaginer en gamine effrayée. Je ne connais d'elle que son nom, Carolyn Seever, et encore, ce n'est sans doute pas le sien.

Mes rêves sont décousus, pleins de couleurs vives et de lumières clignotantes. Certaines fois, Carolyn me sauve des griffes d'un tueur sans visage, mais parfois c'est elle, le tueur

sans visage qui me poursuit, armé de couteaux, jusqu'en haut d'un interminable escalier en colimaçon.

Même dans la journée, lorsque je prépare une salade pour le déjeuner ou que je prends des notes en vue d'un conseil d'administration, mon esprit se met à vagabonder : que fait-elle à cet instant précis ? Avons-nous les mêmes cheveux bruns et indisciplinés ? La même écriture ? Quelles particularités génétiques ai-je héritées de cette femme que je n'ai jamais vue ? Quand j'émerge de mes rêveries, je me retrouve dans la cuisine, un grand couteau à la main, ma laitue avachie sur le plan de travail. Dans ces moments-là, le temps passe sans que je m'en aperçoive.

Serait-elle fière de la femme que je suis devenue ?

Le gala de CARE, l'association d'aide à l'enfance orpheline dont je m'occupe, commence dans une heure. Nerveuse, je tourne en rond dans ma chambre. C'est la première fois que je préside une de leurs soirées. Aussi, pas question de laisser mon passé me parasiter l'esprit ! Et pourtant, c'est le cas. Mon cerveau part en vrille pile au moment où je ne peux absolument pas me le permettre.

— Détends-toi, Zoé... Je suis certain que tu as accompli un travail formidable. Comme toujours, d'ailleurs.

Henry s'est approché dans mon dos. Il m'attache un rang de perles de rivière autour du cou, ses larges mains m'effleurant les clavicules. Je ferme les yeux, me laissant aller contre son corps svelte, dur et musclé malgré ses quarante ans. Il dépose un baiser sur mon épaule droite, et sa main caressante descend vers ma hanche. Je sens sa chaleur à travers la soie de ma robe ajustée. Je me tourne pour l'embrasser, puis m'écarte un peu pour l'admirer dans son smoking. Henry dégage une impression de puissance : sa blondeur soyeuse, sa mâchoire carrée... À moins que ça ne soit cette manière qu'il a de jauger les autres, moi comprise. D'ailleurs, il est justement en train de me détailler, la tête inclinée sur le côté.

— Quoi ? dis-je.

— Il me semble que, sur cette robe, le diamant serait du plus bel effet, suggère-t-il d'une voix douce.

Je n'ai pas le temps de réfléchir que, déjà, il a ouvert le coffre, pioché sans hésiter parmi les nombreux écrins en velours, sorti le pendentif et remis en place l'écrin vide. Enfin, il tourne d'un geste vif le bouton dans le sens des aiguilles d'une montre : le coffre est refermé. Alors qu'il examine le diamant au bout de sa fine chaîne scintillante, j'en profite pour l'admirer, lui : la courbe de son cou, le petit creux derrière son oreille et l'implantation de ses cheveux qui rebiquent légèrement sur la nuque. J'ai envie de l'effleurer de mes ongles, cette nuque, en remontant jusqu'à l'arrière du crâne. J'aime le physique élancé d'Henry. J'imagine son dos musclé sous l'épais smoking, toutes les saillies et tous les vallons de sa colonne vertébrale. J'aime aussi son imperceptible sourire, un peu moqueur. Il me fait signe de me retourner et je m'exécute, le temps qu'il remplace les perles par le diamant. Je me regarde dans le miroir. Henry n'a pas tort, je suis bien forcée de le reconnaître : le bijou est du plus bel effet. Cinq carats, taillé en larme, il pointe de manière suggestive vers le généreux décolleté de ma robe fourreau. Mais comme toujours, je suis partagée quand il s'agit d'Henry. Bien sûr, j'admire son autorité naturelle, cette façon qu'il a d'imposer ses vues comme des évidences. À moins que ça ne soit son côté déterminé, péremptoire, qui me fascine – aux antipodes de ma propre personnalité...

N'empêche, j'aimais beaucoup les perles.

Je suis du doigt le contour du solitaire tout en regardant Henry dans le miroir.

— Tout de même... Ce n'est pas un peu indécent pour un gala de bienfaisance ? Un diamant aussi gros, je veux dire...

Henry secoue la tête lentement.

— Non, pas du tout. C'est un gala de bienfaisance, certes, mais tu sais bien que ce sont les riches qui assistent à ce genre de soirée. D'ailleurs, ces événements sont souvent l'occasion de mettre leur organisatrice en lumière. Ce soir, ce sera toi la vedette.

Il pose les mains sur mes épaules.

— Arrête, Henry ! Tu me donnes le trac...

Comme si je n'étais pas suffisamment nerveuse ! Quand je pense à tous les détails qu'il me reste encore à régler, la tête me tourne. J'ai déjà été coorganisatrice de ce genre de soirée, mais c'est la première fois que je vais en présider une. Il y aura un grand nombre d'invités et tous les regards seront braqués sur moi. À cette idée, mon cœur s'affole.

Voilà plus d'un an que j'évolue dans le monde d'Henry et je manque toujours autant de confiance en moi... Ce soir, je serai sous le feu des projecteurs, une grande première. Mon bal des débutantes, en quelque sorte. Bon sang, dans quelle galère me suis-je embarquée ? C'est tout de même ridicule de prendre autant de risques... Et tout ça dans le seul but de me sentir légitime ! Mais ça, je ne peux pas l'avouer à Henry. Ni à personne d'autre, d'ailleurs.

Ses mains sont fraîches sur mes épaules, puissantes. Nous nous dévisageons longuement dans le miroir. À quoi pense-t-il à cet instant ? Je serais bien incapable de le dire, comme d'habitude. Est-il heureux, satisfait ? Quels sentiments se cachent derrière son discours ? Mystère. Il a le regard voilé, les paupières mi-closes, les lèvres légèrement pincées – de mécontentement ?

— Tu es belle, murmure-t-il.

L'espace d'une seconde, ses traits s'adoucissent, ses yeux s'agrandissent légèrement, sa bouche et son menton semblent perdre un peu de leur dureté.

Combien de femmes peuvent-elles se dire déroutées par leur mari ? La plupart du temps, Henry est un livre fermé, son visage, une surface lisse ; qu'il soit au lit ou en réunion, il affiche la même expression. J'en suis réduite à le déchiffrer, à trouver un sens à ses réponses toujours très circonspectes. Mais pour l'instant, c'est lui qui me regarde d'un air interrogateur. Je tressaille, prise en faute.

— Je pensais à Carolyn...

Le moment est mal choisi, je le sais. Si seulement je pouvais retirer ce que je viens de dire... Henry me fait un petit sourire.

— Nous en reparlerons plus tard. Notre priorité maintenant, c'est de passer une bonne soirée, tu veux bien ?

Et tirant son téléphone portable de sa poche, il sort de la chambre d'un pas décidé. Subitement privée de la chaleur de son corps, je sens le froid dans mon dos. Mes épaules me semblent plus légères et, quand je me retourne vers le miroir, j'ai la bouche entrouverte, comme si je voulais le rappeler auprès de moi.

Henry ne voit pas d'objection à ce que je retrouve Carolyn ; il s'agace simplement de cette récente obsession. De son point de vue, ce genre d'entreprise est toujours voué à l'échec. Il préfère respecter « l'état actuel des choses » – c'est tout à fait le genre d'expression qu'il pourrait employer. Henry ne peut pas comprendre le manque qui me ronge. *Tu m'as, moi*, réplique-t-il chaque fois que je remets le sujet sur le tapis. *Tu nous as, nous, et notre existence telle qu'elle est à présent. Cette femme, elle, n'a pas voulu de toi.*

Je crois qu'il prend ça de façon personnelle.

Voilà bientôt un an que nous sommes mariés, et il nous reste toute la vie pour nous la « compliquer ». Je pense à ces couples qui s'échangent en pouffant leurs anecdotes communes, leurs souvenirs d'enfance et leurs amours perdues. Pour Henry, tout ça n'est que du blabla : inutile, sans intérêt. C'est le genre d'homme pour qui la vie est une ligne droite ; sa tête est pleine de listes de choses à faire et d'objectifs à atteindre. Les chemins de traverse, c'est bon pour les fainéants et les rêveurs. Quant à pleurer sur le lait renversé, c'est une perte de temps et d'énergie : le passé, c'est le passé, on ne peut pas revenir dessus. Un jour, je lui ai confié que je tenais un journal quand j'étais étudiante, une sorte de cahier dans lequel je consignais des bribes de poésie ainsi que des citations glanées au fil des ans – des tranches de vie. Perplexe, Henry a froncé les sourcils : une telle idée lui est tout bonnement inconcevable.

Et pourtant, voilà où j'en suis aujourd'hui. Cet appartement. Cet homme. Cette existence. C'est à moi, tout ça, en dépit du complexe d'insécurité qui semble me suivre à la trace, tel un chat errant. Je contemple mon reflet dans le miroir. Effleure le diamant qui brille à mon cou, serti dans sa monture de la taille d'une fraise. Une fine cicatrice rose zigzague à l'horizontale sur mon poignet droit.

Les pas de mon mari claquent avec assurance sur le parquet en teck, son timbre de baryton résonne dans l'appartement. Il appelle la voiture. C'est l'heure d'y aller.

Moi qui ai toujours été attirée par l'élégance, j'ai longtemps reproché à Evelyn sa fascination pour les riches. C'est si facile de se laisser consumer par l'argent quand on n'en a pas ! Mais contrairement à Evelyn, je ne recherche pas le strass et les paillettes de la célébrité, ce sentiment si confortable de pouvoir tout se payer. Pour moi, le luxe se niche dans les tout petits détails : les lignes sobres et le design épuré. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si les sashimis sont toujours « tendance » ou si les sachets-cadeaux reflètent bien le thème de la soirée. J'aime associer les pointes colorées des dahlias aux traditionnels lis blancs, jouer sur l'alliance du classicisme et de la fantaisie afin de susciter une discrète exclamation parmi les invités : « Tu sais, je remarque rarement les centres de table, mais celui-là est particulièrement exquis... »

Je réfléchis des heures à de simples détails. La couleur de la nappe, par exemple : *Sera-t-elle en harmonie avec les longues étamines beurre frais des fleurs de lis ?* De même pour le vin, le plat de résistance – *tout le monde n'aime pas l'agneau.*

La décoration, qu'il s'agisse d'une composition florale ou d'un gala de bienfaisance, c'est dans ce domaine que je suis le plus à l'aise. C'est dans la recherche du beau que je me sens vraiment moi-même, qui que je sois à ce moment. L'esthétisme a toujours été ma seule constante.

Des centaines de bougies illuminent les marches de la Bibliothèque publique de New York, leur flamme électrique dansant à leur rythme, indépendamment du vent.

Le marbre blanc de l'Astor Hall est baigné par un éclairage d'un bleu profond. De grandes installations lumineuses évoquant des arbres en bourgeons dressent leurs branches nues vers le plafond, en alternance avec les colonnes d'un mètre quatre-vingts enguirlandées de lis vert et blanc. De petites lumières blanches clignotent sur presque toutes les surfaces planes. Les tables sont soulignées par de doux éclairages vert et bleu. C'est une véritable forêt enchantée, ponctuée de papillons de cristal. *Métamorphose*. C'est tellement bien vu...

Henry pose la main sur ma nuque et me murmure à l'oreille :

— C'est vraiment splendide, Zoé.

Son souffle est sucré comme du caramel filé.

Je le taquine :

— Tu avais raison, c'est ça que tu veux m'entendre dire ?

Car c'est lui qui dès le départ a suggéré la Bibliothèque comme cadre pour la soirée.

La rotonde est plus belle que dans mes rêves les plus fous, plus belle que tous mes croquis ridicules. Je fais le tour, m'imprégnant du moindre détail, de cette élégance à laquelle j'aspire tant – les tables pour six, idéales pour bavarder en toute intimité, les centres de table en cristal qui imitent des arbres, leurs branches blanches parsemées de quelques papillons en verre. Chaque table est ornée de verdure : des petits fagots de bois nichés dans des bocaux en verre dépoli et des mini-lis épanouis. L'ensemble donne l'impression d'être plongé dans une forêt enchantée, les farfadets en moins. Une scintillante harmonie de vert, de blanc et de cristal.

J'aimerais appeler Lydia pour la féliciter : la déco florale est de toute beauté. C'est La Fleur d'Élise qui a fourni les compositions, tout spécialement pour moi, bien que mes entretiens avec Lydia n'aient jamais débordé du strict cadre professionnel. Mon cœur se serre d'un sentiment de perte que je ne connais que trop bien.

Aux murs, une exposition retrace avec goût l'action et les réalisations de CARE : photos en noir et blanc d'événements passés, moins chics, mais plus vrais, comme se plaisent à dire les riches. À les entendre, ils sont tous en quête de *vrai*. Ça m'a toujours bien fait rire, ça... *L'authenticité* ! Encore un mot dont ils se gargarisent lors de ce genre de gala, et pourtant on n'y croise jamais des personnalités telles que Norman Krable, membre du club très fermé des plus grosses fortunes de New York. Ils ne viennent pas non plus visiter les aires de jeux et les orphelinats que nous construisons, sauf bien sûr pour les inaugurations, quand il s'agit de couper le ruban. Je m'efforce au maximum de ne pas le prendre mal. Mais les photos en noir et blanc sont là pour témoigner, elles ! *Vraies et authentiques*, avec ces orphelins qui sourient de toutes leurs dents à l'objectif : noirs, blancs, asiatiques, indiens, portugais et espagnols. Des enfants qui ne comprennent ni le racisme ni la haine, seulement le rejet glacial d'un foyer d'accueil. J'en connais certains par leur prénom, mais pas tous. Du coup, je m'interroge : moi-même, est-ce que je vaudrais mieux que tous les Norman Krable de la terre ?

— Zoé ? Eh bien, tout s'organise à merveille, me semble-t-il...

Des talons aiguilles claquent sur le sol en marbre. Francesca Martin s'avance vers moi d'un pas vif.

— Si ce n'est... un petit détail. Comme vous le savez, nous avons choisi des nappes blanches, mais... regardez plutôt.

Elle me conduit vers une table située dans un coin de la salle. Sous l'éclairage bleuté, le blanc de la nappe ressort. Cru, aveuglant, agressif. Tandis que la table voisine absorbe le bleu sans problème. Les lumières sont comme atténuées par le tissu dont je ne parviens pas à distinguer la couleur.

— C'est un bleu lavande, précise Francesca avant de lever la main comme pour parer à d'éventuelles protestations de ma part. Je sais ! Le lavande n'est plus du tout tendance, je suis bien placée pour le savoir ! C'est bien simple, on se croirait au printemps d'il y a trois ans. Très franchement, j'ignore si cette



teinte reviendra un jour, mais il me semble que, sous cet éclairage bleu, le blanc est vraiment *trop* ! Tandis qu'ici, on ne voit même pas que la nappe est lavande. C'est complètement masqué par le vert et le bleu.

— Il n'est pas un peu tard pour un changement de dernière minute ?

Mais Francesca n'est pas coordinatrice de l'événementiel à la Bibliothèque publique de New York pour rien. Elle a un goût sûr, infaillible. Je me laisse donc convaincre, et l'un des extras embauchés pour l'occasion entreprend de changer toutes les nappes. Immédiatement, la salle se pare d'un somptueux éclat tamisé, d'un bleu profond.

La soirée est relativement modeste : deux cents invités seulement. D'ailleurs, il ne s'agit pas à proprement parler d'un dîner, mais d'un simple cocktail. Les serveurs vont circuler avec un assortiment de hors-d'œuvre, tous en accord avec le thème de la forêt enchantée : fricassée de champignons, crostinis à la purée de pois gourmands, coquilles Saint-Jacques au beurre de foie gras et tartare de bison. Dans un angle, le buffet : petits choux au stilton avec leur chutney de framboises, et tartelettes aux fraises et à la ricotta, servies avec du miel de pommier. Le tout disposé sur des plateaux d'argent.

J'en ai l'eau à la bouche, mais mon estomac se noue aussitôt en prévision de l'épreuve qui m'attend.

— C'est tout simplement fantastique, ma chérie !

Henry passe devant le trio de musiciens, une flûte de champagne dans chaque main. Il m'en tend une et m'adresse l'un de ses sourires rares, mais éblouissants.

*Fier. À cet instant précis, il est fier de moi.*

La soirée m'emporte dans son inexorable tourbillon. En parfaite hôtesse, je fais la navette d'une table à l'autre. La plupart du temps, je me contente d'écouter et de hocher la tête en souriant. Je reconnais quelques personnes, mais Henry, lui, connaît tout le monde. C'est ma soirée ; pourtant, c'est lui qui mène la danse, un bras protecteur autour de ma taille. Les gens

continuent de me jauger. La question *Pourquoi elle ?* flotte sur toutes les lèvres. Chaque bon mot de mon mari déclenche les rires de l'assistance. Et chaque fois qu'il décoche un compliment charmeur, les femmes, surtout les femmes, me considèrent avec perplexité, une petite lueur au fond des yeux. À peine visible. *Pourquoi toi ?* Sans jamais formuler leur question à voix haute. Les hommes, en revanche, ont la dent moins dure maintenant que je me suis intégrée à leur monde.

Ce soir, ils resplendent dans leur smoking noir, le visage brillant et rasé de près. Leurs compagnes, d'une élégance à couper le souffle, désignent le créateur de leur robe longue par son prénom : Carolina, Vera, Donna, Oscar... Ma propre robe fourreau, bleue et ornée de cristaux blancs, a été achetée chez Bergdorf, au rayon prêt-à-porter. Je suis déchirée entre ma volonté d'indépendance et le désir de me laisser choyer par Henry. De me prélasser dans son pouvoir, son argent et son affection... Lui feint de ne rien voir, et moi, je fais semblant de ne pas être dépassée par le monde qu'il fréquente. Pour le moment, nous nous réjouissons de cet accord tacite.

Un reporter du *New York Post* circule comme une ombre entre les tables. Je lui ai envoyé une invitation à la condition expresse qu'il travaille dans la plus grande discrétion. Sa présence à la soirée a provoqué un tollé au sein du conseil d'administration de CARE, mais en échange, j'ai obtenu un article en bonne position dans les échos. J'espère décrocher un haut de page. Tout dépendra de la venue de Norman Krable, m'a-t-on dit.

Le reporter, dont j'ai oublié le nom, a des consignes strictes : *photographier la soirée. Les invités. La décoration. Mais en aucun cas me photographier, moi.* Mon insistance l'a beaucoup amusé. Encore une jolie femme bourrée de complexes, a-t-il dû se dire. De mon côté, je me suis contentée de balayer ses protestations d'un geste. Qu'il pense ce qu'il veut... En attendant, depuis le début de la soirée, il multiplie les clichés sans se faire remarquer. Pourtant, quelque chose m'ennuie. Je n'en jurerais pas, mais j'ai la nette impression que son objectif est souvent

braqué sur moi. J'ai beau raser les murs, éviter les projecteurs, je croise trop souvent son regard. Apparemment, c'est le genre d'homme chevaleresque, toujours prêt à voler au secours d'une femme : « Elle ne sait pas qu'elle est belle, mais ce soir, je vais la révéler à elle-même. » S'il savait... Faire profil bas, c'est devenu un mode de vie chez moi. Il n'y a pas si longtemps, c'était même une nécessité. Ça l'est peut-être toujours, mais je préfère ne pas y penser.

Sur le podium se succèdent d'anciens donateurs et les membres du conseil d'administration. J'ai convaincu ma coprésidente de jouer les maîtresses de cérémonie. Parler en public, ça n'est vraiment pas mon truc. La dernière intervenante prend la parole : Amanda Natese, vingt ans, étudiante en art culinaire, dont l'éducation a été presque entièrement financée par CARE. Cette jeune fille incarne une véritable success-story pour notre association – le début d'une longue série, espérons-nous. Car nous aimerions avoir davantage de parcours semblables au sien. À dix-huit ans, Amanda est sortie du circuit des foyers d'accueil et a bénéficié de notre part d'un don de quatre mille dollars. Elle s'est mise à travailler dans diverses enseignes de restaurants, d'abord à la plonge, puis en tant que commis. Enfin, elle a récemment intégré une école de cuisine. Son discours est salué par une ovation debout. Le reporter du *Post* la mitraille. Détail qui ne gêne rien, Amanda est une splendide Noire d'un mètre quatre-vingts, douée d'une grâce que les services sociaux n'ont pas réussi à lui ôter. Je la félicite d'une accolade, dans l'aile peu éclairée qui nous tient lieu de coulisse. De près, je m'aperçois qu'elle a les larmes aux yeux. Pour moi, c'est le déclic : ma nervosité s'envole. *Notre action a du sens*. Je me répète cette phrase en boucle comme un mantra, je ne peux pas faire plus.

Où est Henry ? Dès que je me trouve dans un lieu public, je cherche toujours Henry, c'est plus fort que moi. Il n'est pas très grand, mais je me repère à ses cheveux brillants.

En société, il déborde de charme, d'érudition. Sa connaissance approfondie de l'actualité et de la politique confère une grande

pertinence à ses remarques. En général, les gens accordent beaucoup de crédit à ses opinions et il est rare que quelqu'un le contredise sur un point. Ah ! je reconnais l'intonation de sa voix, quelque part au-dessus du vacarme ambiant. Je le retrouve entouré d'un cercle d'hommes qui l'écoutent discourir sur les niches fiscales avec enthousiasme. Tous hochent la tête en signe d'acquiescement.

Une rousse se penche vers Henry pour lui murmurer à l'oreille quelque chose qui a l'air de beaucoup l'amuser. En me voyant, il m'attire dans le cercle, entre lui et la rousse qui me coule un sourire narquois. Toujours ce *Pourquoi elle ?* Elle se replace à sa gauche et, toujours penchée vers lui, laisse tomber une remarque brillante, du bout des lèvres. Des mots que je n'entends pas, des bribes de ragots qui me passent au-dessus de la tête. Elle et Henry fréquentent le même monde. Distraitement, je raccroche une guirlande rebelle. La rousse finit par s'éloigner.

Il est très tard lorsque Norman Krable fait enfin son entrée. La blonde à son bras n'est pas Mme Krable. La foule se met à bruisser de rumeurs. Petit parfum de scandale... Je croise le regard du reporter qui me décoche un clin d'œil. Un haut de page, c'est tout ce que je demande, moi. Il hoche la tête : l'arrivée de la blonde scelle définitivement notre accord. Ouf ! J'ai gagné mon pari.

Les œuvres caritatives n'ont jamais figuré dans la rubrique mondaine, mais justement, mon objectif pour cette année était de les médiatiser au maximum. Pas pour la gloriole ni le glamour – pour moi, c'est plus une obligation qu'autre chose. Mais parce que la cause des orphelins et des enfants adoptés me tient particulièrement à cœur.

J'en suis une.

— L'imbécile... murmure Henry dans mon dos.

Il connaît Norman et n'a jamais caché son profond dégoût pour l'adultère. Henry a la condamnation facile ; sa propre femme n'a pas trente ans ! Je prends un malin plaisir à le lui rappeler et,

comme d'habitude, il me répond : *Je t'aimerai toujours quand tu auras quatre-vingt-dix ans.*

L'effervescence retombe peu à peu parmi les invités et, quelques instants plus tard, le bruit se met à courir que la blonde de Norman est ravissante à l'œil, mais bête à manger du foin. Henry manque éclater de rire, mais il se retient. De douces parenthèses se creusent autour de sa bouche et il m'adresse un petit *hum hum* entendu.

La soirée tire à sa fin ; beaucoup d'invités s'en vont en riant, un peu éméchés, signe pour moi du succès de la soirée. J'ai fait la conversation à quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux. Je me laisse aller contre l'épaule d'Henry. Vidée. Épuisée.

— Excusez-moi, mais... nous vous avons observée toute la soirée et je voulais vous demander...

Je me retourne ; le sang se retire de mon visage. La femme, elle, continue de me parler comme si de rien n'était.

— Vous ne seriez pas Hilary Lawlor, par hasard ? Mais oui, c'est bien toi, Hilary ! Ça alors ! Oh ! nous t'aurions reconnue n'importe où...

La femme est ronde, douce, affable ; quant à son mari, c'est son pendant presque identique : deux culbutos côte à côte. Je me concentre sur ma respiration, mais moi aussi je les aurais reconnus n'importe où avec leur rire joyeux et leur nez retroussé – celui de la femme semé de taches de rousseur, celui de son mari, non. Ses yeux ronds, bleu vif, sont bordés de longs cils noirs en étoile. Elle a dû prendre dix kilos en cinq ans et, du coup, son mari aussi. J'ai chaud, j'ai froid ; tout se met à tourner autour de moi.

J'ai vaguement conscience du bras d'Henry qui frôle le mien. Je le sens redresser les épaules, intrigué.

— Je regrette, mais vous devez faire erreur. Je m'appelle Zoé Whittaker.

Je me retourne pour agripper le bras d'Henry avec la force du désespoir. Il ne dit rien, mais son front se plisse d'inquiétude.

En cinq ans, c'est seulement la deuxième fois que ce genre d'incident se produit. La première fois n'avait eu aucune réper-

cussion sur ma vie ; personne n'avait fait voler ma couverture en éclats. C'était dans un restaurant. J'avais croisé une ancienne prof de fac. J'avais tenté de m'éclipser avant qu'elle ait pu me reconnaître, mais j'avais suivi dans ses yeux le cheminement de sa pensée. Elle avait eu un léger mouvement de tête, sa bouche s'était entrouverte comme pour me héler. J'avais payé l'addition et j'étais sortie.

À l'époque, l'incident n'avait eu aucune suite et il en ira de même pour ce soir, j'en suis certaine. Pourtant, je n'arrive pas à reprendre ma respiration.

— Hilary, ça alors ! Je n'en reviens toujours pas ! Tu sais que tout le monde te croit morte ?

Sa voix est stridente, surexcitée. Elle s'approche pour me dévisager par en dessous. OK, elle ne va pas lâcher l'affaire. Le ferais-je à sa place ? Je fixe le cube de zircon rose qui tressaute dans son ample décolleté, au milieu de quelques perles de transpiration. À tous les coups, elle va me serrer dans ses bras. Je voudrais lui dire : Hilary est bel et bien morte, tu comprends ça ? Mais je ne peux pas. J'ouvre la bouche et je la referme, comme un poisson. En désespoir de cause, je murmure à Henry, en aparté :

— J'ai dû boire trop de champagne. Je ne me sens pas bien.

Saisissant mon coude, il m'entraîne à l'extérieur. Dehors, l'air est vif, comme il convient à un soir d'avril ; le vent me gifle les joues, me redonne des couleurs. J'ignore à quel moment Henry a appelé la voiture, mais elle s'avance lentement vers nous. Nous nous précipitons à l'intérieur, dans un frou-frou de soie sur sièges en cuir. Une fois que nous sommes installés, il m'oblige à le regarder.

— Ça va ? Tu vas t'évanouir ?

Je fais non de la tête.

Nous roulons en silence. De mon côté, j'en profite pour mettre un peu d'ordre dans mes pensées. En y réfléchissant, c'est un peu étonnant que ce genre d'incident ne se soit produit que deux fois. D'accord, j'ai fait mes études à San Francisco, mais la Californie,

ce n'est pas non plus le bout du monde. On est à New York, une ville qui voit affluer chaque année des millions de nouveaux habitants... Je respire profondément : du calme, du calme... Reste à espérer qu'elle ne va pas se ruer sur le téléphone en rentrant et appeler toutes ses copines, les anciennes « sœurs » de sa maison d'étudiantes : *Tu ne devineras jamais qui j'ai vu ce soir !* De toute façon, personne ne la croira. C'est trop fou.

— C'était vraiment très étrange comme situation, dit soudain Henry en regardant par la vitre, ses doigts dessinant des cercles sur le dos de ma main. Ils t'ont prise pour quelqu'un d'autre, c'est ça ? Hannah quelque chose ?

— Oui, je sais. Je ne vois pas du tout qui ça peut être...

Je ris, d'un rire forcé.

— Je dois avoir bu des litres de champagne...

— Mais ces gens, tu les connaissais ?

Henry s'est tourné vers moi, l'air préoccupé. Ça ne lui ressemble pas d'insister si lourdement. En général, il se considère au-dessus de ce genre de banalités. Mais son regard d'aigle, si affûté, est à présent braqué sur cette idée, comme s'il s'apprêtait à fondre sur un vulgaire mulot.

Je réfléchis, évaluant soigneusement mes options. Le majestueux escalier de la bibliothèque rapetisse dans le rétroviseur quand, tout en haut des marches, je vois le couple qui nous regarde partir, bouche bée. L'air incrédule, l'homme désigne notre voiture de son doigt boudiné. Ils doivent nous avoir suivis jusque dehors. En fait, je n'ai aucune option : je dois continuer de protéger mon secret, comme si ma vie en dépendait.

— Mais non, je ne les ai jamais vus.

Mensonge. Molly McKay était ma colocataire à l'université. Il y a cinq ans, j'ai quitté en pleine nuit notre petit appartement de Willard Street, la laissant seule dans les affres des examens finals. Je ne suis jamais revenue.